RÉPONSE

AU DISCOURS

DE M.-J. CHÉNIER,

PRONONCÉ aux ECOLES CENTRALES du département de la Seine,

LE 29 THERMIDOR.

Que d'Orateurs guindés, dans un discours savant,
Se tourmentent sans fin, pour enfanter du vent.

GILBERT.

PAR un ancien Professeur de l'Université.

A PARIS,

Chez tous les Marchands de Nouveautés.

AN X. — 1801.



PRÉFACE.

NE voulant point augmenter le nombre des Auteurs *comme il y en a tant*, j'ai attendu que quelqu'un plus habile que moi fît justice des injures de Chénier contre l'Université : personne n'ayant daigné le faire, je me vois forcé (1) de répondre à un discours déjà oublié, ou plutôt qui n'a jamais été connu que par l'ennui dont le harangueur insipide a accablé son auditoire pendant une mortelle heure. Pradon-Chénier qui, dans cette occasion, a voulu se dérober aux sifflets du parterre, les aurait retrouvés aux Écoles Centrales, si les élèves n'eus-

(1) Le défi en a été fait à l'auteur par un homme qui, prôneur du système de l'égalité, a cumulé trois emplois depuis 1790.

sent été contenus par la présence de ceux qu'il venait calomnier. Ils s'en sont dédommagés, il est vrai, en donnant des applaudissemens dérisoires à une déclamation dont ils ne voyaient point la fin, non plus que le but. Pour prouver que le plan des Ecoles Centrales est excellent, l'Auteur, en bon logicien, se répand en injures contre l'Université, dont les anciens Professeurs étaient presque tous présens (1). Ce qui excite mon étonnement, c'est

---

(1) Tandis que les Rollin, les Lebeau, les Coffin, les Thomas, se glorifiaient du titre de professeurs de l'Université, qu'ils honoraient par leurs talens et leurs vertus, des hommes qui ont succédé à ces maîtres fameux, sans les remplacer, outragent l'Université dont ils sont indignes, et se font les apologistes de la diatribe de Chénier; je devine le secret de leur haine. L'Université ne donnait que 1800 liv. pour faire la classe soir et matin, et les écoles Centrales donnent 3000 f. pour ne rien faire. Ma...... professeur aux écoles Centrales, *vanté par Chénier qu'il vante*, a menacé d'accabler de tout le poids de sa pédentesque érudition, le téméraire qui oserait

que ces mêmes hommes si injustement, si lâchement traités par un homme méprisé, et bien digne de l'être, par un homme qui, ne pouvant parvenir à la gloire, veut l'ôter à quiconque en jouit, gardent le silence, et ne rappellent point à Chénier......

Je ne rechercherai point ici la cause de leur silence. Ont-ils regardé les injures de Chénier comme le coup de

---

s'élever contre le discours de son ami Chénier. Cet homme qui a beaucoup d'emplois et peu de talens, beaucoup de prétentions et peu de moyens, doit prouver, dans un style bien guindé, bien symétrique, et sur-tout bien pesant, que le frère et ami *a dit d'or*, que son discours est un chef-d'œuvre de littérature et de raisonnement, et qu'il faut, sous peine de passer pour sot, trouver sa prose et ses vers parfaits. Ce docteur *impromtu* ne savait rien avant la révolution, disait-il dernièrement, tant le système de l'Université étoit détestable! mais il est aujourd'hui, s'il faut l'en croire, un prodige, une lumière du siècle, enfin il pourrait être de quelque lycée, même il eût pu donner à nos collèges le nom de Prytanées.

pied de l'âne? ou bien l'exemple du passé les a-t-il effrayés pour l'avenir? Quelle que soit la cause de leur silence, je vais répondre pour eux.

RÉPONSE
AU DISCOURS
DE M.-J. CHÉNIER,

Prononcé aux ÉCOLES CENTRALES du département de la Seine, le 29 Thermidor.

Je ne parlerai point ici des progrès, des connaissances en Europe, que l'insipide orateur prétend avoir tracés. C'est une plate rapsodie qu'on ne peut, en aucune manière, comparer à l'immortelle préface de l'Encyclopédie, bien qu'il l'ait eu en vue; rapsodie où l'on ne voit qu'un vain étalage de mots ampoulés, que de ridicules prétentions, que de petites antithèses bien froides, qu'un luxe de l'esprit qui, dans les lettres, comme dans les états, n'annonce que l'indigence, en un mot que l'ébauche d'un misérable écolier qui donne les places à ses maîtres.

Je vais répondre avec modération, et sans aigreur, à des inculpations qui ne respirent que la haine, la perfidie, et la vengeance (1).

(1) Chénier fut élevé au collège de Navarre, où, prenant de bonne heure pour génie son amour de rimer, il

Le disciple ingrat tronque, mutile l'auteur qu'il cite, détache ce qui lui paroît propre à assouvir sa haine, et écarte ce qui est favorable à ses anciens maîtres. Puisque c'est par des citations qu'il attaque, je répondrai par des citations, et j'opposerai à Chénier, sa propre autorité, la Chalotais lui-même, esprit juste, lumineux, profond, mais trop passionné contre l'ancien enseignement.

Les imputations de Chénier peuvent se réduire à trois chefs :

1°. Le plan des études de l'Université était essentiellement mauvais.

2°. On n'apprenait qu'un peu de latin.

3°. Les lumières se sont répandues malgré les Universités.

La Chalotais va répondre au premier chef.

« La somme des lumières a beaucoup augmenté depuis deux siècles ; ainsi il est facile de mieux faire que ceux qui nous ont précédés ; mais nous ne devons pas oublier les ser-

---

faisait de mauvais vers, comme il en fait encore. Ses professeurs lui conseillèrent de renoncer à un art pour lequel il n'avait point de talens. Chénier ne leur pardonna point un avis qui lui aurait épargné bien des peines, s'il l'eût suivi, et bien de l'ennui à ceux qui ont eu le courage de le lire. Voilà la source de ce grand ressentiment.

vices qu'ils ont rendus à l'humanité. L'établissement des Universités et des Collèges a banni l'ignorance ; et le plan d'études qu'on adopta, était peut-être le meilleur qu'il fût possible de suivre alors (1). Dès le commencement du dernier siècle, l'Université désirait une réformation dans ses études ».

Cette justice rendue à l'Université, par un de ses ennemis, prouve à quels excès d'injustice et d'ingratitude, peut se porter l'amour propre offensé d'un mauvais poëte.

Jamais l'Université n'avait prétendu que le plan de ses études fût parfait; jamais elle ne se refusa à une amélioration, puisqu'elle-même l'effectua dans plusieurs points importans. Mais dans ce siècle fameux que nous avons appellé le siècle de la philosophie et des lumières; c'est une espèce de mérite de dénigrer les meilleures choses et de les détruire; et naguères c'était même un mérite que bien des gens se contentaient d'avoir ; aussi avons-nous vu

(1) Il est encore le meilleur en dépit des novateurs qui, après de vains efforts, ont enfanté les écoles Centrales, dignes sœurs des écoles Normales: ouvrage monstruenx édifice sans base, dont les élèves se moquent, et dans lesquels les professeurs eux mêmes ne trouvent rien de bon que 3000 f. pour ne rien faire.

succéder à l'Académie, l'Institut (1), à l'Université les Écoles Centrales, à la Religion l'Impiété, à la Divinité le Néant.

2°. On n'apprenoit qu'un peu de latin.

Je ne tracerai point ici le tableau des sciences que l'on enseignait dans l'Université; pour confondre le détracteur, il suffit de le renvoyer à l'excellent ouvrage de Rollin, où il trouvera tout entier le système d'études qui rendit long-temps l'Université si florissante, et en fit la première école de l'univers. Qui peut ici contenir son indignation, en voyant tant de passion, tant de haine? Les auteurs de Cinna, du Misantrope, de Phèdre, et de l'Art Poétique, les Bossuet, les Fénélon, les Montesquieu, les d'Alembert, et tant d'autresgrands hommes (2), qui eurent pour berceau l'Université, n'avaient donc appris qu'un peu de latin? Écoutons ce que dit de l'Université, un écrivain aussi distingué par ses talens que par ses vertus.

---

(1) Je suis loin de penser que l'Institut soit dépourvu de sujets. S'il compte parmi ses membres un Chénier, un Champagne, et tant d'autres auteurs de la même force, il a ses Lagrange, ses Laplace, etc. qui honoraient l'Académie.

(2) Le détracteur fait honneur à Port-Royal de Racine, et à l'Oratoire de Massillon; mais, à l'entendre, les

« C'est dans cette école que se conserva
» dans toute sa pureté le goût de la saine an-
» tiquité. C'est là que l'on apprenait à préférer
» le solide au brillant, le vrai au merveilleux,
» les ornemens naturels aux beautés recher-
» chées ; c'est là que nos écrivains créateurs
» puisèrent cette noble simplicité, dont les
» modèles anciens, qu'on mettait de bonne
» heure entre leurs mains, leur avaient
» donné l'exemple. C'est la connoissance de
» la langue d'Homère, de Virgile, de Démos-
» thène, et de Cicéron, qui leur a ouvert tous
» les trésors du goût, du vrai, des grâces,
» qu'on admire dans leurs ouvrages ».

3°. Les lumières se sont répandues malgré les universités.

Si, par lumières, le novateur entend les principes de la moderne philosophie, je conviens qu'il a raison ; car ces écoles célèbres se bornaient à enseigner à leurs disciples les

---

grands hommes dont s'enorgueillit l'Université, se sont formés eux-mêmes. Eh bien! si ces grands hommes qui, sans doute n'auraient pas été plus grands, quand ils auraient été élevés dans les écoles Centrales, se sont formés eux mêmes, pourquoi la France s'épuiserait-elle pour des établissemens qui ne produiraient que des Chénier, et cette foule d'écrivailleurs qui inondent la littérature de leur style rude et sauvage ?

sciences et les arts, à leur inspirer le goût de la vertu, à graver profondément dans leurs cœurs, ce qu'ils doivent à Dieu, à leurs parens, à la patrie; tandis que les apôtres de la nouvelle doctrine, mettent en problême l'existence de la Divinité, et font des efforts, aussi coupables que faibles, pour détruire le sentiment de l'immortalité de l'ame, et ôter par là un frein à la méchanceté puissante, et une consolation à la vertu malheureuse.

Que signifie cette apostrophe révolutionnaire, au XIXeme. siècle? « Tu nais XIXeme. siècle, pour consommer l'ouvrage des siècles qui t'ont précédé. Quels hommes ambitieux de tyrannie et de servitude, t'arrêteraient dans ta carrière? Jeune encore, tu les verras vieillir et mourir. »

Veut-il par cette apostrophe insurgente, s'élever contre un gouvernement juste, réparateur, fort de ses principes, et de toute la haine qu'inspire un régime affreux que les brigands seuls peuvent regretter? Veut-il signaler un héros, l'orgueil et l'espoir de la France, grand par ses victoires, plus grand par sa modération; un héros qui, par l'ascendant de sa gloire, a ramené l'ordre au

sein de la confusion, en établissant un gouvernement sage et solide sur les ruines de la sanglante anarchie ?

Puissent mes compatriotes exprimer dignement un jour ce qui est si fort au-dessus de mes expressions ! Puissent s'élever au milieu des Français, des talens capables de célébrer le meilleur des grands hommes, un héros, père de la patrie, citoyen, et pacificateur !

Le nouveau plan, dit P. Chénier, présenté par la Chalotais, se rapproche, à beaucoup d'égards, du mode actuellement suivi dans les écoles centrales.

La Chatolais qui, s'il vivait, serait peu flatté des rapports que Chénier établit entre son système d'éducation et le plan des écoles centrales, va répondre encore à cet article, et apprendre à Chénier, qui n'en sait rien, ce que c'est qu'un plan d'éducation.

« Un plan est le dessin d'un édifice dans lequel il entre plusieurs parties qui doivent se correspondre, et former un ensemble. Un plan d'études pour la jeunesse, c'est l'ordre, c'est l'arrangement des instructions, suivant lequel les connaissances qui précèdent, doivent servir à acquérir celles qui suivent, et con-

courir toutes au but et aux vues qu'on s'est proposés.

Si cette définition est juste, C. Chénier, convenez avec tout le monde, que le mode adopté par les écoles centrales, n'a nullement atteint le but qu'on se proposait. Ajoutons ce que dit le même la Chalotais, relativement à la morale dont le novateur ne veut point.

« On doit rechercher avec plus de soin ce qui regarde les mœurs, ce qui constitue la vertu et la religion. » Et, dans un autre endroit, où il signale les efforts d'une secte impie :

« Au surplus, il y a tout à perdre pour les « états, et pour les particuliers chez qui se « détruit la religion. Eh ! qu'on dise quel « avantage il peut résulter pour le genre hu- « main, d'affaiblir, dans les citoyens, les « motifs de la vertu et les principes des bon- « nes actions ! N'est-ce pas autoriser le vice « et le crime, qui n'ont jamais de digues « assez fortes, et que déjà des motifs plus « puissans ne peuvent arrêter ? »

Eh bien ! C. Chénier, avouez que vous avez bien mal choisi votre autorité, et que l'écrivain dont vous vous appuyez, est plus opposé à votre prétendu plan d'éducation, et à vos principes, qu'il ne l'est à l'Université que

vous dénigrez. Car dans le plan de l'Université, qui n'est pas parfait, mais qui est bien supérieur au vôtre, on trouve cette marche progressive, cet ordre, cet arrangement d'instructions que désire la Chalotais ; on trouve ce qui constitue la vertu, ce qui regarde les mœurs, et la religion sans laquelle l'édifice d'une bonne éducation n'a point de base, et ne présente qu'un ouvrage monstrueux.

Si les maîtres célèbres qu'a eus l'Université, si les disciples distingués (1) qu'elle a produits, si les succès éclatans qu'a obtenus le système d'études qu'elle avait adopté, ne suffisaient point à sa gloire, je citerais d'illustres

(1) Combien n'en pourrais-je pas citer qui vivent encore? Presque tous les emplois honorables de la société, sont occupés par d'anciens élèves de cette Université si calomniée par les disciples qui la deshonorent. Je me contenterai d'en indiquer deux qui par des talens supérieurs, quoique différens, honorent l'Université qui a formé leur jeunesse. Le premier connu par une vaste littérature, et par plusieurs chefs-d'œuvre, vient tout récemment d'ajouter un nouveau fleuron à sa couronne, en enrichissant la langue française d'un excellent ouvrage où respirent le bon goût et la saine critique ; le second, par la peinture vive et ingénieuse des mœurs et des ridicules, vole de succès en succès dans la carrière dramatique, et, laissant bien loin derrière lui la comédie de son siècle, promet un successeur à Molière.

exemples, et je dirais que l'Europe suit encore le plan de l'Université, et que, tout récemment, des professeurs de cette école ont été attirés en Russie, où ils ont formé un établissement en tout semblable aux collèges de Paris, et dirigé par la même morale; établissement qui a été accueilli, protégé, encouragé par l'Empereur; je dirais que le système qui vient d'être substitué en France, à l'ancienne méthode, après 10 ans de tâtonnemens et d'incertitude (1), a été trouvé insuffisant par le gouvernement lui-même qui, dans sa sollicitude paternelle, s'occupe à rappeler les anciens maîtres, et à les rétablir dans les fonctions qu'ils avaient remplies avec autant de zèle que de talens.

---

(1) Qu'a produit l'ancienne commission d'instruction publique, qui n'a point instruit la Nation, mais qui lui a coûté des sommes immenses? Ce que devaient nécessairement produire des hommes amoureux de nouveautés, plus occupés des mots que des choses, des hommes à petites vues, à petits intérêts, à petites passions. Quels hommes ont-ils substitués aux anciens maîtres qui avoient fait un long apprentissage de leurs fonctions, et qui s'étoient distingués par leurs talens et leur zèle? Des hommes nouveaux dans l'enseignement, des gens de lettres si l'on veut, voire même de petits auteurs, mais point de professeurs.

FIN.